



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Universitätsbibliothek Paderborn

Bon an, mal an

Lavedan, Henri

Paris, 1908

16 novembre 1907.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-47678](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-47678)

16 novembre 1907.

Si l'on me demandait : « Qu'est-ce que vous ne voulez pas être ? » Sans hésiter, je répondrais : « Avant tout, pas roi ni empereur. » C'est bien, en effet, le dernier des métiers. Le souverain cesse d'être un homme pour devenir un esclave jamais affranchi. Le moindre engagement contracté par lui, rendu public à la minute, prend les proportions d'une chose sainte. Il est redevable à l'opinion de tous ses actes, faits et gestes. Qu'une visite de vingt-quatre heures à un royal confrère, un voyage ou simplement une parade, un goûter promis, ne puisse avoir lieu, et voilà aussitôt la presse des deux mondes partie à cancaner ! « L'empereur ne va plus en Angleterre ! Le roi n'ira pas à Berlin ! Coup de théâtre ! Mystérieux dessous ! » Chaque journal a son « fil spécial », son correspondant « haut placé », son « officier supérieur » en

retraite, ou en activité, ou « dans l'entourage du monarque ». (C'est même inouï ce que les rois sont « entourés » par la presse !) Nul ne sait la vérité, mais chacun dit qu'il la dit, qu'il la tient de source sûre, autorisée, qu'il ne craint pas d'être démenti, que l'avenir « avant peu » prouvera la justesse de ses informations. Et les conséquences les plus graves comme les plus diverses sont tirées de l'événement : « C'est la paix consolidée. — C'est la guerre à bref délai ! — On désarme. — On mobilise. » L'équilibre européen est rompu. Les alliances vont se déplacer... On reparle de duplice, de triplice et de quadruplice...

Quelquefois la sottise de ces suppositions tombe à plat toute seule, mais l'enviable roi n'est pas pour cela tenu quitte, c'est sa vie privée et celle de tous les siens qui font alors les frais de la médisance et de la calomnie générales. Et, s'il n'y a pas moyen de s'attaquer à son honneur, eh bien, on jouera un brin avec sa santé ! Qu'il ne s'amuse pas, ainsi que le commun des mortels, à se payer une maladie sérieuse, incurable, surtout secrète (d'abord aujourd'hui rien n'est secret !), il ne se doute pas de ce qui lui pend. Son foie, sa rate, ses reins, son poulmon seront l'objet des plus malsaines curiosités de l'Europe. On plaisantera et il y aura des dessins à crever de rire. Malheur à la gorge d'un roi qui n'est pas claire ! à un nez d'empereur qui ne sent pas bon ! à une oreille couron-

née qui coule ! On les traitera sans miséricorde. Au grand jour, en lettres capitales, ces misères seront étalées, chipotées avec un luxe et une concupiscence de détails inimaginables. Plutôt que d'atténuer le mal, on l'empirera, pour que l'intérêt soit plus vif et parce que le reportage soigné n'admet point de demi-mesures.

Dans le bon vieux temps, sous les fleurs de lys, ah ! c'était pain tendre de régner ! Le moindre morceau de l'auguste personne auréolée du droit divin n'inspirait qu'amour et vénération. Tout petit on en suçait le respect. Dès qu'elles éclataient, les fièvres quartaines des rois devenaient instantanément celles de la nation qui les « attrapait » avec des soupirs d'ivresse. Quand Sa Majesté revenait bredouille de la garde-robe, la France n'allait pas. Si même un bobo, né malin, s'avisait de choisir son siège un peu bas et trop près du trône, nul n'en lâchait son sérieux. La fistule de Louis ne fit pas rire. Si bien portée au contraire que c'était à qui se targuerait d'avoir la sienne. Jamais, sur les parquets de Versailles, on ne vit autant de courtisans marcher les jambes écartées pour plaire au Maître en voie de cicatrice. La publication que les urines royales étaient « belles et longues » mettait toujours le populaire en honnête joie. Même dans l'impertinence et l'outrage, on gardait les formes, la courbe du respect. A la nouvelle que Louis XV était atteint de la petite vérole, M. le Supérieur de Saint-Sulpice

rectifiait en s'inclinant, mains jointes : « Rien n'est petit chez les grands ! » Ah oui, c'était la jolie époque du sceptre ! Tandis qu'à présent, le souverain est cloué au pilori, sans défense et nu. C'est lui qui subit à son tour *la question*. Pas un de ses mouvements, de ses jeux de physionomie, de ses regards, qui ne soit enregistré, commenté, interprété, auquel on ne cherche et trouve un sens, le mauvais et le pire. Il engraisse ! Il maigrit ! Il tousse ! Il était pâle, ... non, il était rouge. Il n'assistait pas jeudi au conseil ; c'est qu'il est hors d'état de s'y rendre. Y était-il ? On a dû l'y porter ! Le jour où vous lisez « qu'il vient d'être opéré dans le plus grand mystère », gagez tout de suite qu'on lui a tiré une dent. Sur ce qu'il boit, sur ce qu'il mange, sur ce qu'il a dit et n'a pas dit, sur ce qu'il fait et ne fait pas, on épilogue à perdre haleine. Il est pâture de journal et viande à copie. Et nul n'y échappe. Tous, impitoyablement, sont traînés aux gémonies sans qu'il y ait exemple d'aussi cruelle iniquité. A peine la maladie a-t-elle touché l'un d'eux du doigt, que le monde y met la main. La presse vide le dictionnaire, explique le mal, en décrit la marche et les progrès, consulte, interviewe sur ce grand cas les princes de la médecine et les altesses de la chirurgie : « Pensez-vous, docteur, qu'il en réchappe ? Est-ce la fin ? — Pas tout de suite. » L'auguste victime, là-bas, en dépouillant le courrier dans son cabinet sévère, apprend ainsi à son petit lever,

avec les nouvelles fraîches de Paris et de partout, que son règne est près de finir. Elle peut se rendre compte de ce qui se passe pendant qu'Elle est encore là et de ce qui se passera quand Elle n'y sera plus, demain, ce soir. Tel, ces derniers jours, le vieil et vaillant empereur d'Autriche. Et si, comme lui, par fortune, le moribond s'en tire, c'est presque une déconvenue. « Il avait pourtant bien promis de s'éteindre aux nombreux lecteurs ! Et voici qu'à la dernière minute il a calé ? On lui revaudra ça... » Ah ! sires, mes pauvres sires ! C'est décidément vous les sujets, sujets à tout et sujets de tous... Je ne trouve pas de mots pour exprimer à quel point je vous plains sur vos trônes ! Presque autant que je vous admire. Que je vous admire... d'y rester.

*
* *

Quand le monsieur qui avait presque passé sur le corps de mon domestique et demandé violemment à m'entretenir pendant cinq minutes fut assis en face de moi et que je lui eus posé la question traditionnelle : « A qui ai-je l'honneur?... »

— Mon nom vous est inconnu, me répondit-il, je suis ici pour que vous m'aidiez à émouvoir l'opinion publique.

— Vous n'ignorez pas, lui fis-je observer, comme elle s'émeut difficilement ?

— Excepté quand il y a lieu, monsieur, dans

les circonstances exceptionnelles, et c'est le cas. Voici : *l'Echo de Paris* a eu l'idée de lancer...

Je m'écriai aussitôt :

— J'y suis. Vous êtes un « ami de Versailles » ?

— Non, monsieur. Je trouve en principe excellente l'idée de protéger Versailles et peut-être y eussé-je adhéré si M. Victorien Sardou, pour lequel cependant je professe une entière admiration, ne m'avait fait une vraie peine.

Je n'y comprenais rien.

— M. Sardou vous a fait de la peine, mon ami ?

Je l'appelais malgré moi ainsi parce que la tristesse était peinte sur son visage.

— Beaucoup, monsieur.

— Et en quoi ?

— Au cours de propos tenus à M. Eugène Tardieu, il a dit — oh ! jamais je n'aurais cru cela de lui ! — il a dit...

— Mais qu'a-t-il dit ?

— Qu'il fallait abattre les ifs du grand parterre qui descend de la terrasse du grand palais de Versailles au bassin de Latone ! Des ifs centenaires, monsieur ! Il les a qualifiés d'encombrants !

— Vous m'abrutissez. Pour que M. Sardou ait dit cela, il faut qu'il en ait au moins donné une raison.

— Il l'a bien donnée, monsieur.

— Répétez-la-moi vite ?

— C'est que, sous Louis XIV, les ifs étaient tout petits, à leurs justes dimensions, et qu'ayant

commis la faute de grandir depuis que le roi est mort ils bouchent aujourd'hui la perspective.

— C'est une raison, en effet.

— Mais elle est mauvaise, monsieur. Et c'est pour protester, avec tout le respect que je dois à M. Sardou, contre la destruction de ces ifs, que vous me voyez tremblant devant vous. J'ajoute que j'ai à cela quelque droit.

— Qui êtes-vous donc ?

— Je suis un « ami des arbres ». S'il me faut choisir absolument entre deux amitiés : celle de Versailles et celle des arbres, ah ! dussé-je vous scandaliser, je vous l'avoue, je serai du parti de ces derniers, parce qu'un arbre — il étendit les bras en largeur, puis les leva vers le ciel dans un geste rond, moelleux et élancé — c'est après l'homme, et encore je ne sais pas pourquoi je mets l'homme avant ! la plus belle créature de Dieu. Abattre un arbre, et surtout un vieil arbre, qui a eu tant de peine à vivre, à traverser les siècles, c'est un crime, et, quand on fait cela, c'est comme si on versait du sang. On assassine une personne sans défense. Et que dire d'arracher un if ! Un if ! Ce magnifique solitaire de l'ombre, des vastes jardins, à l'écorce brune, au grave feuillage et qui pousse avec une si impressionnante lenteur ! Je demande grâce pour ceux de Versailles. Et puis où irions-nous si, d'après le raisonnement de l'illustre dramaturge, il suffisait, pour justifier la destruction d'arbres devenus grands, d'alléguer qu'ils étaient petits à

ce même endroit quand on les planta, que le paysage du début est donc modifié et que la pensée en est trahie ? A ce compte, il faut rétablir les Champs-Élysées et bien d'autres jardins aussi, comme ils étaient à leur origine ? Car tout, à peine créé, se transforme et rompt bientôt l'ordonnance du début. Qu'en pensez-vous ?

— Qu'il est bien difficile, monsieur, de contenter tous les amis à la fois, ceux de Versailles et des arbres, ceux du vieux Paris et du nouveau, ceux des monuments et ceux des jardins, ceux du bruit et ceux du silence, ceux de l'homme et ceux des bêtes ! Mais je suis certain, cependant, que tout s'arrangera et que les ifs resteront en place. D'ailleurs, M. Sardou doit être aussi des amis des arbres ? Il est impossible que le seigneur de Marly ne soit pas au moins la maîtresse branche de cette noble et touchante association.